



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :

46, Rue de Londres, 75008 PARIS

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

HISTOIRE

Se reportant au «LIEN» n° 496 (novembre-décembre 1994), le lecteur constatera que le texte ci-après est extrait de la revue «Guerres Mondiales et Conflits Contemporains» n° 150, avec l'autorisation de son Rédacteur en Chef, Jean-Marie d'Hoop, aujourd'hui décédé.

PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS TÉMOINS DE LA DÉFAITE ALLEMANDE (1945)

Après des libérations pour des raisons variées, il restait plus d'un million de prisonniers français, qui ont vécu la guerre en Allemagne de 1940 à 1945, mêlés à la population civile, travaillant avec elle, observant ses moments de joie, mais aussi ses problèmes, son inquiétude, son angoisse, à mesure que l'évolution des événements lui faisait apparaître la défaite comme possible, puis comme inévitable. Ils ont été des témoins bien placés pour voir cette Allemagne dans sa diversité, les uns à la ville, les autres aux champs, au contact d'ouvriers de la Ruhr ou de la Saxe comme de paysans westphaliens, poméraniens ou autrichiens.

Les témoignages rassemblés par le Comité d'Histoire de la deuxième guerre mondiale, ceux que Yves Durand a collectés ultérieurement ou qui ont été publiés par la suite constituent une documentation importante, mais fragmentaire - chaque prisonnier n'a que sa propre expérience - et anecdotique. Ces témoignages méritent cependant, semble-t-il, d'être pris en considération ; non seulement ils sont un écho de la réalité quotidienne, mais leur concordance peut, dans bien des cas, amener à des généralisations qui se seront pas arbitraires. Ils sont la base des observations suivantes. A ces témoins, en quelque sorte privilégiés par la durée de leur expérience et leur inévitable familiarité avec les civils et militaires qu'ils côtoyaient, l'historien est tenté de poser de multiples questions sur la manière dont ont été vécues par les Allemands ces longues années qui menèrent à l'écroulement du Reich. Les réponses ne sont évidemment pas uniformes, mais leur diversité, en même temps qu'elle est un gage de leur sincérité, permet d'entrevoir des aspects contradictoires d'une réalité complexe.

Les années 1940 et 1941, avec les succès de la Wehrmacht sur tous les fronts et les communiqués triomphaux de l'okw répercutés par la presse et la radio, sont pour la plupart des Allemands une période d'euphorie. Le témoignage de Gustave Folcher, ce paysan languedocien, qui a passé toute sa captivité dans un village de Saxe et auquel il sera souvent fait appel, nous le montre bien¹. Au printemps 1941, nous dit-il :

«La population civile ne cache pas sa joie, qui est d'ailleurs un immense triomphe pour l'Allemagne. Ses derniers grands succès sont longuement commentés, la prise en si peu de temps des Balkans, couronnée par la magistrale prise de la Crète, est un immense triomphe pour le peuple allemand. Certains fermiers, avec qui l'on cause, voient d'immenses conquêtes. Après la prise de l'Afrique, car les armées allemandes avancent en Afrique aussi, cela sera le tour des Indes et ensuite l'Amérique verra son tour aussi. L'Allemagne se montre à présent dans toute sa formidable masse de force. Les escadrilles survolent sans arrêt les champs où nous travaillons et nous levons la tête pour voir ces formidables engins qui nous ont fait frémir en mai et juin 1940. Certains fermiers pour nous narguer nous demandent si ce ne sont pas des Anglais, puis rient aux éclats de voir notre déconvenue.»²

Quand ils apprennent l'attaque contre l'URSS, «les habitués discoureurs en donnent pour quinze jours aux Russes, quelques-uns trois semaines, cependant que ceux qui voient la Russie grande en donnent pour un ou deux mois au plus»³.

L'hiver approchant, on prévoit la prise de Moscou, et celle de Leningrad, qui est aux trois quarts encerclée, pour la Noël. Et Folcher constate que cet optimisme est tenace : au début de 1943 encore, après les échecs en Afrique, la terrible défaite de Stalingrad et l'offensive soviétique d'hiver, il note :

«Les civils allemands n'ont pas l'air très touchés de ces petits revers qui sont vraiment bien petits comparés à leurs conquêtes, à leurs formidables succès. Cependant l'armée américaine se trouvant en Afrique semble faire pencher le plateau de la balance. Ici, les civils pensent qu'aux premiers beaux jours les armées allemandes reprendront l'offensive et iront de l'avant et tout sera vite rentré dans l'ordre.»⁴

Cet état d'esprit s'explique chez des populations qui ignorent tout de la guerre, qui n'ont connu sur leur sol ni les combats ni l'occupation étrangère depuis Napoléon ! Ce sont des populations frustes, qui n'ont qu'une instruction générale très médiocre, et dont l'opinion ne peut être que le reflet d'une propagande contre laquelle elles sont sans défense. Les problèmes ne leur apparaissent guère qu'au niveau de leur exploitation familiale et de leurs préoccupations personnelles, le manque de main-d'oeuvre ou les restrictions d'essence, quand ce n'est pas, bien sûr, la perte d'un être proche. Pour le reste, il suffit de faire confiance au Führer et à la glorieuse armée allemande.

Cette opinion, c'est, en gros, celle de la grande majorité du pays, mais il y a des dissonances. Elles viennent souvent d'anciens combattants, marqués par les horreurs de la guerre, symbolisées chez beaucoup d'entre eux par «l'enfer de Verdun» ; ils en sont revenus, sinon antimilitaristes, du moins pacifistes et, comme, depuis la fin de 1941, l'Allemagne est en guerre contre tout ce qui compte comme grande puissance dans le monde, la situation leur rappelle trop la guerre précédente pour ne pas les rendre défaitistes. Ceux-là ne cachent pas aux prisonniers leur inquiétude. C'est le cas de cet intellectuel, professeur d'Université, qui aurait dit à un prisonnier, avant que celui-ci ne soit libéré en juillet 1942 : «Nous ne pouvons pas gagner la guerre, car nous avons vu trop grand.»⁵ Yves Durand montre d'ailleurs, à juste raison, «une opinion allemande plus contrastée qu'on ne croit». Bien avant même que la défaite apparaisse comme probable, il existait une opposition au nazisme, particulièrement sensible dans deux milieux différents. Le premier était celui du monde ouvrier des grandes régions industrielles, Ruhr et Rhénanie, Saxe et région de Hambourg, anciennes citadelles du communisme ; on sait que Berlin est restée également très réservée à l'égard du nazisme. Si nous ne disposons pas de témoignages de prisonniers dans la capitale, où ils n'étaient pas nombreux, nous connaissons l'opinion de certains ouvriers de ces régions industrielles. Malgré la crainte de la police ou des dénonciations, ils s'arrangent pour la faire connaître aux prisonniers avec qui ils travaillent, par quelques confidences à demi-mot ou en sifflant en sourdine l'Internationale. Un prisonnier a même pu, en Saxe, pénétrer chez le mineur avec qui il travaillait, fait extrêmement rare : celui-ci avait obtenu l'autorisation de l'employer à des travaux domestiques. Il raconte :

«Bien que la photo de Hitler soit installée à la place d'honneur dans leur modeste maison, il m'avoua ne pas être nazi, et que, malgré les victoires fulgurantes à cette époque du Führer, il croyait à un désastre de l'Allemagne dans les temps à venir. Je fus surpris car, au travail, les mineurs se méfiaient les uns des autres, ne parlaient jamais de politique, car une dénonciation anonyme était toujours possible et conduisait directement le dénoncé dans un camp de concentration comme ennemi du régime.»⁶

L'autre centre d'opposition sourde, ce sont les régions de prépondérance catholique, comme la Westphalie et l'Autriche. En Westphalie, par exemple, les prisonniers ont constaté qu'au début de 1942, l'enlèvement des cloches des églises, pour pallier la pénurie de métal, avait provoqué un sérieux mécontentement. Bien entendu, rien de tout cela ne permet de penser déjà à une crise du moral.

Mais, à mesure que la Wehrmacht envahit et occupe la plus grande partie de l'Europe, elle réclame de plus en plus d'hommes et l'économie du pays en souffre. Le manque de main-d'oeuvre va bientôt devenir aigu, et les prisonniers le constatent bientôt. Folcher le voit dans son village, dès la fin de 1941 :

«Il y a beaucoup de travail pour le personnel fort restreint que nous sommes, note-t-il. Le gamin va partir soldat un de ces jours, je vais rester tout seul à la maison alors qu'à la même époque l'an dernier nous étions quatre hommes.»⁷

En réalité, c'est surtout à partir de 1942, quand il devient évident que la guerre sera longue, et qu'elle exige une mobilisation totale, économique et militaire, que le problème se pose dans toute son ampleur. Les prisonniers s'en aperçoivent d'abord à quelques signes, qui ne sont pas sans influence sur leur condition. Les sentinelles qui les gardent au kommando ou qui les surveillent au travail changent : les jeunes, les plus valides, partent au front, et sont remplacés par des vieux souvent plus débouillonnés, ou par des éclopés qui reviennent inaptés au combat et dont le moral n'est pas très élevé. Dans certains cas, on a même essayé de faire l'économie de ces Posten, les prisonniers ont été laissés à l'unique responsabilité de leurs employeurs ; mais cette expérience a sans doute été source de déboires, elle n'a pas été généralisée. Ce que les prisonniers ont surtout constaté, dans leur cas, c'est l'effort pour obtenir un meilleur rendement de la main-d'oeuvre captive. Ils sont soumis à des pressions convergentes : pression sur les officiers, avec la complicité du gouvernement de Vichy, pour les amener à être volontaires pour le travail, qui échoue à peu près totalement, dans l'été de 1942⁸, pression sur les sous-officiers qui refusaient, comme la Convention de Genève fixant le statut des prisonniers les y autorisait explicitement, de travailler, et qui aboutit, après maintes brimades, à rassembler 5 000 d'entre eux dans le camp disciplinaire de Kobierzyn, près de Cracovie en juin 1942, pression enfin sur les hommes de troupe, à qui on offre, dans l'espoir d'un meilleur rendement, d'être «transformés» en travailleurs civils, avec un salaire et l'appât d'une permission, et qui n'a guère non plus de succès. Folcher, à qui la «transformation» a été offerte à deux reprises, ne s'y est pas trompé et il écrit :

«Nous... qui depuis près de quarante mois sommes surveillés par une sentinelle qui, baïonnette au canon, n'hésiterait pas... à la moindre infraction au règlement, à nous tirer dessus comme sur un lapin... voilà que tout à coup on nous considère comme des gens comme les autres, ayant le droit d'aller au café, à l'église, au cinéma

1. Sur ces témoignages et le livre de Yves Durand, La captivité, histoire des prisonniers de guerre français, 1980, repris récemment dans La vie quotidienne des prisonniers de guerre français dans les stalags, les oflags et les kommandos (1939-1945), cf. notre article. Les prisonniers français et la communauté rurale allemande, in Guerres mondiales et conflits contemporains, n° 147, juillet 1987, p. 32. Guerres mondiales, n° 150/1988

2. Cf. Les carnets de guerre de Gustave Folcher, paysan languedocien, 1939-1945, Paris, Maspero, 1981, 286 p. Sur ce témoin privilégié ; cf. notre article cité ci-dessus.

3. Cf. Folcher, p. 141. Bien entendu, les paysans ignorent à quel prix a été réalisée la «magistrale prise de la Crète» dont ils s'enorgueillissent. On sait que les pertes ont été telles que Hitler a interdit à l'avenir toute opération aéroportée.

4. Ibid., p. 191. - 5. Ibid., p. 198.

6. Cf. Yves Durand, op. cit., p. 408.

7. Ibid., p. 404 et passim, p. 410-411.

8. Cf. Folcher, op. cit., p. 192.

9. Cf. Jean-Marie d'Hoop, Propagande et attitudes politiques dans les camps de prisonniers, le cas des oflags, Revue d'Histoire de la deuxième guerre mondiale, avril 1981, p. 3-26. (suite page suivante)

comme tous les bons citoyens allemands, de se promener dans la rue et d'aller visiter telle ville, tel musée ou tel monument ! Non vraiment, on n'aurait jamais supposé cela. Quel bénéfice peut bien vouloir tirer l'Allemagne de cela ? Car sûrement le bénéfice ne peut être pour nous. L'Allemagne propose, sûrement c'est à son intérêt. L'intérêt nous échappe, mais sûrement il existe. Mais moi et mes camarades flairons le piège.»¹⁰

Folcher ne sait pas, dans son village saxon de Schorstedt, que l'industrie de guerre allemande a un impérieux besoin de main-d'oeuvre, mais il constatera, un peu plus tard, à l'occasion d'un incendie provoqué par un bombardement, qu'il n'y a plus au village d'hommes capables de manoeuvrer la pompe : ce sont des jeunes filles qui en sont chargées et, malgré l'entraînement qu'elles ont subi, elles s'y prennent plutôt mal. Il constate aussi qu'on manque de médecins, le plus proche est à 12 km et ne se déplace que dans les cas désespérés. Bien d'autres prisonniers font la même remarque et quand ils sont soignés, c'est souvent pas des médecins étrangers, notamment polonais.

L'autorité allemande n'avait d'abord pas cherché à utiliser comme main-d'oeuvre l'énorme masse des prisonniers soviétiques ramassés en 1941 et encore en 1942. Submergée par le nombre et méprisant ces *Untermenschen*, elle les avait, dans la plupart des cas, laissé mourir de faim ou de maladie. Elle évitait les contacts entre eux et les Français. L'un de ceux-ci, un prêtre aveyronnais, raconte cependant qu'il a vu des Russes, à la lisière de son Stalag proche de la Baltique :

«Les prisonniers sans force devaient se mettre à plusieurs pour hisser sur la charrette quinze, vingt, parfois trente cadavres. Ils étaient ensuite amenés dans un champ et déversés dans une fosse commune. Le lendemain, après avoir été saupoudrés de chaux ou de chlore, ils étaient enterrés par leurs camarades.

«Un jour, nous fûmes témoins d'un spectacle affreux. Dans l'après-midi, le tombereau rempli de rutabagas vint se placer dans notre camp, contre le barbelé de séparation, face à notre bloc III. Deux soldats allemands se mirent à les jeter par-dessus le grillage au milieu de cette horde d'affamés qui, comme des chiens furieux, essayaient de saisir leur ration, au milieu des cris, des coups, des disputes, chacun voulant avoir son rutabaga qui peut-être lui permettrait de tenir quelques jours de plus... juché à une extrémité du véhicule, un officier allemand, l'appareil photo à la main, prenait l'image qui prouverait sans doute que la race slave était bien proche de la bête.»¹¹

La victoire de l'Allemagne devenant de plus en plus douteuse, et le besoin de main-d'oeuvre plus pressant, ils furent moins mal traités. Cependant, comme l'URSS n'avait pas signé la Convention de Genève et se désintéressait de ses prisonniers, ils ne recevaient rien de chez eux. Un Français travaillant dans une ferme de Westphalie se souvient :

«Nous avons eu les uns et les autres l'occasion de travailler avec des PG russes. Nous leur offrons toujours quelques cadeaux qui pouvaient leur plaire : chocolat, tabac surtout car, ne recevant pas de colis, moins bien considérés que les Français, ils étaient plus malheureux que nous. Nous pouvions parler très facilement avec un Russe seul. Beaucoup moins facilement quand ils étaient plusieurs. Dans l'ensemble, leurs idées étaient très simplistes : ils aimaient les Français qui vivaient très misérables en France, et ils n'aimaient pas les Anglais et les Américains qui étaient presque tous des «capitalistes.»

Je ne sais qu'ils croyaient vraiment ce que nous leur disions, tellement cela les surprenait (L. Besnard, Stalag VI A).

Mais la main-d'oeuvre captive ne suffisait pas. On sait comment l'Allemagne chercha à en recruter à l'Ouest d'abord par la persuasion, ensuite par la contrainte : ce furent volatiers, puis les jeunes du STO. Les prisonniers méprisent les premiers, mais s'apitoient souvent sur le sort des seconds, qui n'ont pas leur expérience et se défendent souvent mal. A l'Est, on employa moins de formes ; dans les zones occupées de Pologne et d'Ukraine notamment, des villages entiers étaient déportés en masse vers l'Allemagne, beaucoup dans les régions très actives de l'Ouest. Les officiers prisonniers à l'Oflag VI A ont vu ainsi ces véritables troupeaux arriver épuisés et affamés, mendiant un morceau de pain, généralement au petit matin, à l'établissement d'épouillage dépendant de leur camp. Les officiers allemands du camp ne pouvaient pas être fiers de ce spectacle, surtout qu'il s'agissait souvent de femmes et de jeunes filles. Le prisonnier cité plus haut a vu de celles-ci au travail :

«Nous fûmes assez souvent en contact avec des civils étrangers, cependant assez peu nombreux dans la région car les paysans préféraient des PG français. Il y avait pourtant dans quelques grosses fermes quelques femmes ou jeunes filles ukrainiennes avec lesquelles nous pouvions parler lors de travaux collectifs, surtout battages. Avides de nouvelles, car les Allemands ne leur laissaient ni lire des journaux ni écouter la radio, nous les tenions au courant des opérations militaires, des nouvelles politiques. Nos paysans ne tenaient d'ailleurs pas à ce que nous fraternisions : nous nous compromettons à leurs yeux en sympathisant avec des Russes.»

Ces femmes travaillent aussi dans des usines, en même temps que des prisonniers français. Ainsi en Saxe, où est le Stalag VI A :

«L'usine emploie de nombreuses ouvrières polonaises. Celles-ci sont ici par contrat et par force. On les reconnaît à la lettre «P» sur un triangle jaune en tissu qu'elles portent obligatoirement sur les vêtements et apparent du côté droit. Elles sont logées dans un local de l'usine. En arrivant nous apprenons

qu'il est interdit de leur parler ; ce ne serait d'ailleurs guère facile puisque nous ne parlons pas la même langue. Une seule d'entre elles, étudiante, parle français. Cet ordre de ne pas parler n'a pour résultat que de mieux se voir manifester la sympathie et l'amitié même qui est réciproque entre prisonniers et déportés de deux nations amies et vaincues. Plus libres que nous, elles pourront sortir en ville jusqu'à 8 heures du soir mais n'ont pas le droit d'aller au cinéma. Presque chaque jour elles réussissent à nous donner des cigarettes ou des bonbons ; il y a même quelques billets doux qui font plaisir à quelques-uns d'entre nous ! La seule de ces jeunes filles qui écrive le français écrit pour les autres.»¹²

Quel étrange spectacle, celui de cette Allemagne, vidée de ses hommes valides qui combattent dans la steppe russe et jusqu'au Caucase ou montent la garde à ce qui sera le «mur de l'Atlantique», tandis que campent sur son territoire des populations étrangères au pays autant qu'étrangères entre elles, mais qui ne peuvent être que des éléments de trouble et de désordre. On imagine les problèmes que pose à la police de Himmler cette masse à l'identité incertaine et aux activités imprécises.

C'est dans cette fourmilière que vont se faire sentir, d'abord en 1942, puis plus brutalement en 1943, les premières conséquences directes de la guerre, avec les bombardements aériens. Progressivement, ce sont d'abord les raids de la RAF, de nuit, puis ceux, de jour aussi bien, des «forteresses volantes» américaines. Contrairement à la promesse de Goering, le ciel allemand est violé impunément, et les centres industriels sont tour à tour attaqués. Partout c'est la panique. Les prisonniers peuvent en témoigner, car ils partagent le sort des civils. Dès l'alerte, ils interrompent le travail avec eux, se réfugient avec eux dans les abris. On tient les mêmes propos sur les misères de la guerre, mais, comme dit l'un d'eux, il faut se méfier, «car il y a toujours quelqu'un pour nous écouter et nous interdire de démolir les civils». A chaque fois, des bruits alarmistes circulent. On donne des nombres invérifiables de victimes, mais qui sont autant de preuves de l'effet sur le moral. Le prisonnier Brander, qui a assisté à un bombardement de nuit sur Kassel écrit ainsi :

«En octobre 1943, la ville subit un bombardement incendiaire d'une demi-heure... je suis dans un abri en rondins... La foule hagarde se prend de panique lorsqu'une torche incendiaire perce la voûte... Le bombardement s'étend encore, ce sont les bombes à retardement qui effrayent la foule... Vers 6 h du matin, je vais respirer l'air extérieur, notre camp est entièrement détruit. Seul le plateau de béton marque l'emplacement des baraques où restent quelques corps calcinés de nos camarades pris dans l'affaissement des baraques. Un vent de tempête souffle, c'est le brasier qui attire tout vers lui. Il faudra plus d'une semaine avant de rentrer à l'usine, les chaussées sont brûlantes. Beaucoup de camarades ne sont jamais revenus, ils sont parmi les 50 000 morts de cette nuit-là.»

Un autre a vu les effets d'un bombardement à Darmstadt en septembre 1944, qui aurait fait 20 000 victimes : bombardement de nuit par la RAF, qui avait réalisé un dosage subtil de bombes explosives et de bombes incendiaires, et découpé la ville en quartiers assignés chacun à une vague d'avions. Des tracts avaient été répandus invitant les Allemands à se rendre compte du sort qui attendait d'autres villes si les nazis ne capitulaient pas. Ce prisonnier a parcouru la ville 12 heures après le bombardement, et des témoins disent qu'elle est *Vollständig Kaputt*, et Goebbels est venu lui-même mesurer les dégâts et reconforter les survivants.

En mai 1943, des aviateurs anglais ont réussi l'exploit de détruire, de jour, le barrage de retenue de la Möhne, un affluent de la Ruhr qui alimentait en eaux la zone industrielle de l'aval. Des villages entiers ont été engloutis sous un flot d'eau et de boue qui a emporté des civils de toutes nationalités et des prisonniers. Le nombre des victimes n'a jamais été connu, mais le retentissement a été considérable, car toute la région a été privée d'eau pendant plusieurs jours, sinon plusieurs semaines. Les prisonniers sont d'autant mieux placés pour mesurer l'effet moral de ces *Terrorangriffe* (c'est le terme rituel des communiqués) et, le plus souvent possible, pour l'accentuer, que l'autorité allemande n'hésite pas, dans ces cas-là, à les utiliser en première ligne. Au Stalag XIII C, l'avis suivant est affiché en octobre 1942 :

«L'autorité allemande se réserve le droit d'utiliser les KG (Kriegsgefangenen) comme groupes de protection pendant les alertes et même sous les bombardements. Tout refus d'obéissance est considéré comme une insubordination et sera puni comme tel.»¹³

Plus tard, des prisonniers sont embrigadés dans des *Bauarbeitsbataillone*, stationnés dans les zones les plus menacées, et dont la travail consiste à déblayer les ruines, réparer les plus gros dégâts et effectuer les réparations d'urgence. L'un d'eux a accompli l'itinéraire suivant : il est allé d'abord à Aix-la-Chapelle après un important bombardement, le 13 juillet 1944 ; son unité a récupéré ce qu'elle pouvait dans des usines détruites, et des civils ont participé largement au pillage d'un stock de sucre dans une fabrique de confiture. De là, ils ont été transportés à Dusseldorf, où ils n'ont rien fait, car l'officier qui devait les prendre en charge s'est suicidé, et ensuite à Hanovre, qualifiée de «ville sinistrée».

La vie dans les villes devient, à proprement parler, infernale et des prisonniers colportent des rumeurs, naturellement invérifiables, de manifestations contre le régime, notamment en Rhénanie. Mais les

campagnes échappent encore à cet enfer. Dans son village de Schorstedt, Folcher entend bien passer la nuit les avions, et «le veilleur de nuit (qui) parcourt les quelques rues au son de sa trompe» ; mais il se dit que c'est Berlin, Leipzig ou Magdebourg qui sont visés et cela ne trouble pas son sommeil. Dans le village, l'événement de l'année reste «la grande battue aux lièvres», distraction rare, car la chasse reste en Allemagne un privilège quasi féodal réservé à quelques grands propriétaires. On pourrait encore se croire en paix si les rabatteurs n'étaient pas des Français, des Italiens, des Polonais, des Russes, des Ukrainiens, même des Serbes, au milieu desquels des Allemands non mobilisés font figure d'étrangers. Mais, en 1944, la situation change. Le 3 mars, le village voit passer, de jour, des avions ennemis. Il a la révélation de leur puissance et de leur maîtrise du ciel. 1 200 ? 1 500 bombardiers ? Tout le monde est médusé et les fermiers se construisent des abris, car leurs caves ne leur semblent pas assez solides. D'un seul coup, le moral baisse sérieusement.

«Les civils sont maussades, note Folcher¹⁴. Il y a de quoi, il faut le reconnaître, ar à peu près toutes les familles sont touchées et rares sont les familles qui n'ont pas eu un mort par la guerre dans la maison, et dans beaucoup de maisons, plusieurs. Nous sommes loin de l'enthousiasme qui régnait lors de notre arrivée ici. Il est loin le temps où, regardant évoluer les bombardiers allemands, on nous demandait en manière de moquerie si ce n'était pas les Anglais. A présent, ce sont bien les Anglais et même les Américains qui évoluent, et les dérisions deviennent des réalités.»

Quelques semaines plus tard, nouveau passage d'avions, l'un d'eux lâche quelques bombes incendiaires en lisière du village ; il n'y a pas de victimes, mais c'est la panique. Désormais, les scènes de guerre entrent dans la réalité quotidienne. Un jour un avion américain, touché par la Flak, s'abat en flammes, et il faut aller en ramasser les débris ; les civils fouillent, cherchant ce qu'ils peuvent récupérer, des vêtements ou des souliers, des boîtes de vivres, même des cigarettes ou du chocolat. Une autre fois encore, un avion lâche une bombe qui tombe sur une grange et y met le feu. C'est ce jour-là que les jeunes filles mobilisées mettent en route très maladroitement la pompe à incendie, mais celle-ci tombe bientôt en panne, faute d'essence.

Cela donne à réfléchir. Cependant, si le moral est atteint, on a peine à croire au pire. Folcher suit attentivement l'évolution de l'opinion. Lorsque le printemps arrive, les journaux parlent beaucoup d'un débarquement à l'Ouest, qui paraît imminant. Une affiche est apposée, qui montre, sur fond de carte de France, un soldat allemand sur la défensive, avec la légende : «Qu'ils viennent !» et dans un coin, un rapel des coups de main de Saint-Nazaire et de Dieppe, avec le commentaire : «Ils sont déjà venus, nous les avons reçus !» L'annonce de la prise de Rome n'intéresse pas les paysans de Schorstedt qui n'ont de regard que pour les côtes de France. Lorsque le débarquement a lieu, ils espèrent que les envahisseurs vont être rapidement rejetés à l'eau ; mais, au contraire, ils progressent, et cela rend perplexes les habitants du village. Le front semblant se stabiliser, la confiance renaît : les journaux ne déclarent-ils pas qu'ils seront rejetés lorsque le grand état-major l'aura décidé ? Cependant, Paris est libéré, et Folcher constate qu'autour de lui on est maussade. Aix-la-Chapelle est pris, et des réfugiés affluent, venant surtout d'Essen. Comme il en est déjà arrivé, notamment de Hambourg, qui ont rapporté des récits hallucinants de bombardements et d'incendies, cela n'améliore pas le moral. Et on supporte mal ces réfugiés :

«Le village se fait petit, on empile dans les maisons car la population a fait plus que doubler. Certains fermiers hébergent dans leur maison huit, dix, douze et même certains quinze réfugiés. C'est dire si cela les afflige, cet arrivage imprévu. Si encore c'était des travailleurs, cela ne serait que demimoral, car celui qui travaille est assez bien vu. Mais ceux qui sont arrivés n'ont pas l'air de vouloir bien travailler. Les dames de la ville, pour la plupart, ne sont pas des campagnardes et n'aident aucunement au travail de la ferme, mais n'en tiennent pas moins un bon rang à table. Beaucoup d'enfants et quelques vieillards, ce qui met bien de mauvaise humeur les propriétaires.»¹⁵

Aussi accueillent-ils avec joie l'offensive des Ardennes, autour de laquelle des journaux font «un grand battage», mais ce ne sera qu'un feu de paille...

Naturellement, à mesure que la guerre a pénétré ainsi au coeur de l'Allemagne, les conditions de vie se sont dégradées jusqu'à devenir dans bien des cas dramatiques. Les ruines s'entassent dans les villes, les communications sont désorganisées, le ravitaillement devient de plus en plus précaire et le moral ne peut pas ne pas en souffrir, malgré les efforts de la propagande. Les prisonniers sont nombreux à en témoigner. Bien souvent, ils contribuent à la démoralisation en soulignant devant des Allemands jadis arrogants combien les temps sont changés. Beaucoup s'ingénient à suivre la situation militaire, d'où dépend leur libération. Le seul moyen, c'est d'écouter la radio, et surtout anglaise. Naturellement, c'est formellement interdit, mais de plus en plus les prisonniers écoutent les émissions

10. Cf. Folcher, op. cit., p. 200.

11. Cf. Célestin Lavabre, *Ceux de l'an 40*, Ed. Subervie, Rodez, 1981, p. 132.

12. Cf. Yves Durand, op. cit., p. 433.

13. Cf. Yves Durand, op. cit., p. 464.

14. Folcher, op. cit., p. 222.

15. Ibid., p. 230.

de la BBC, soit dans leur kommando, s'ils ont pu se procurer un poste, soit chez leur employeur. Dans tous les cas, cela ne se fait pas sans complicité, celle du Posten ou de l'employeur qui laisse faire, non sans crainte de dénonciation, parfois avec indifférence, parfois aussi par une curiosité qu'on n'avoue pas. Un prisonnier, soi-disant malade, peut ainsi obtenir parfois de rester au kommando dans la journée, pour écouter les nouvelles et les transmettre. Tout le monde ferme les yeux. Il y a aussi quelquefois de curieux arrangements.

Moyennant une barre de chocolat, Folcher obtient à plusieurs reprises d'une Allemande, à la fin de sa captivité, une heure d'écoute de radio anglaise. Lorsque les Allemands constatent que tout va mal chez eux et que leur radio leur cache la réalité, ils prennent plus facilement pour argent comptant ce que les prisonniers leur rapportent de la radio d'en face et qui ne leur remonte pas le moral.

Autre élément de démoralisation, la pénurie qui va en s'aggravant et amène un marché noir qui se généralise et va donner lieu à de singulières malversations. Paradoxalement, les prisonniers, si démunis qu'ils soient dans les premiers temps de la captivité, trouvent bientôt le moyen de l'alimenter. Les colis venus de France leur fournissent chocolat et cigarettes, moyens d'échanges très appréciés des Allemands. Et avec les colis américains, dont la distribution commence en 1943, leurs possibilités sont

décuplées, d'autant qu'ils contiennent du nescafé, produit alors inconnu en Europe, et dont une anecdote montre le prix. Au Stalag II C, un groupe de sous-officiers fraternise avec des prisonniers russes et les invite un soir à partager leurs provisions :

«Un sergent allemand qui faisait une petite ronde s'aperçut qu'un peu de lumière passait entre les couvertures (tendues pour l'occultation) et tapa à la porte pour qu'on y remédie. C'était un vieux assez sympa (sic) et on lui dit d'entrer prendre un quart de café, ce qu'il fit malgré la trouille d'être pris...», le Fritz nous avoua que cela faisait plus de quatre à cinq ans qu'il n'avait pas bu de café et je pense qu'il a dû se souvenir longtemps de cette soirée» (Grander, Stalag II C).

Sans s'en rendre compte, ce gardien s'est compromis. D'autres le feront, sur une plus grande échelle, par exemple, en fermant les yeux, moyennant quelques cigarettes, sur le contenu d'un colis qui contient peut-être une boussole ou une carte, utiles à la préparation d'une évasion. Les prisonniers ont rapidement l'impression de vivre dans un monde corrompible, si on y met le prix. Les exemples de vols ou prisonniers, gardiens et civils sont de connivence, sans scrupules, abondent. Voici un prisonnier qui travaille dans une huilerie, à Magdebourg ; le plus naturellement du monde, il y vole de l'huile pour faire des frites, en se procurant des pommes de terre contre une ration d'huile. Il témoigne :

Nous sommes en 1943 : la corruption gagne le peuple allemand. Nous qui sommes employés comme aides-monteurs dans cette usine ultra-moderne de récupération des sous-produits de la distillation du charbon, à quelques mètres de l'huilerie de MM. Hubbe und Fahrenholz, ne pensons qu'à une chose, l'huile, comme il est naturel de la part de prisonniers. Mais les Allemands, tous les Allemands et partout font de même. Ils raflent la graisse, la glycérine, le savon que l'on fabrique soi-même avec de l'huile de houille que l'on mélange à de la soude... Des paquets de graisse brute se retrouvent à Berlin, nous le savons par nos camarades de la Reichsbahn. Les pompiers de l'établissement sont chargés de nous visiter chaque soir avant le départ de l'usine ; leurs mains palpent, sentent les angles durs des bidons d'huile, la douce résistance des paquets de graisse, mais ils ne disent rien, ils sont nos alliés et nos complices. De temps en temps, circule une nouvelle dans l'usine : c'est le lieutenant von... qui va visiter tout le monde. C'est alors une course folle, chacun se débarrasse du fardeau compromettant dans les mille cachettes qu'offre une usine» (Laurent, Stalag XI A). (A Suivre).

15. Ibid., p. 230.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert Verba

L'amicale est très touchée par toutes les lettres de remerciements que nous recevons pour l'envoi de notre livre «LA GUERRE ET LA CAPTIVITÉ», réalisé par notre ami TERRAUBELLA qui mérite tous les compliments qui lui sont adressés.

Nous continuons à remercier nos adhérents et adhérentes pour leur fidélité et leurs dons :

- CHARMEL Charles - 69001 LYON
- DHAUSSY Victor - 83470 ST MAXIMIN LA STE BAUME

- FRANC Henri - 07100 BOULIEU LES ANNONAY
- LIMAROLA Antoine - 94230 CACHAN, avec l'espoir que son état de santé ne sera nettement amélioré et que nous aurons le plaisir de le rencontrer à notre A.G.

- MONSAVOIR Raymond - 27950 ST PIERRE D'AUTILS

- MARTEL André - 94700 MAISONS ALFORT
- SIX Pierre - 59290 WASQUEHAL, qui se montre toujours aussi généreux.

- FABRE Jean - 82000 MONTAUBAN
- CHABERT André - 38000 GRENOBLE

- COURBARON Emile - 50310 MONTEBOURG
- FERRET Jean - 25000 BESANCON

- BRACONNIER Louis - 75012 PARIS
- POUCHE Louis - 47230 LAVARDAC

- TRAPET Pierre - 21370 VELARS SUR OUCHE

- LE GODAIS Bernard - 53000 LAVAL
- Mme BOITEVEAU Maria - 85800 ST GILLES CROIX DE VIE

- LABARENNE Pierre - 32100 CONDOM
- ROBIN Jean - 93300 BRESSUIRE

- BRIAUX Paul - 59370 MONS EN BAREUIL
- Mme DEPRET Marthe - 62161 DUISANS

- Mme BARACLAND Yvonne - 07450 ST PIERRE COLOMBIER

- BELIN Adrien - 86400 LINAZAY
- Mme CAMUS Simone - 92320 CHATILLON qui ajoute : «Hélas, mon mari ne pourra pas lire ce livre, car il vient de nous quitter, il est en effet décédé le 6 mars dernier. Je ne manquerai pas de le lire en mémoire de tous et de mon cher disparu.»

- Chère Amie, nous partageons votre peine et vous adressons nos sincères condoléances.

- CREUSET Jean - 88120 VAGNEY
- Mme DEMONGEOT Suzanne - 86100 CHATELLERAULT, qui écrit : «Mon mari aurait été très heureux de lire ce livre quoique ce soit un bien triste souvenir pour lui et pour tous.»

- Mme DIEGELMANN Jacques - 88100 ST DIE, nous écrit : «Ce fût pour moi une très grande joie de voir que les anciens P.G. pensent encore à moi.»

- Mme A.G. DENIS - 1070 BRUXELLES, écrit j : «J'ai été très agréablement surprise de recevoir ce beau livre souvenir des P.G. - MERCI.»

- JACQUES François - 55110 SIVRY SUR MEUSE (c'est son épouse qui nous écrit) : «Je vous remercie au nom de mon mari qui est hospitalisé depuis le 13 Mars, pour l'envoi du livre. Sa lecture l'a bien intéressé, revivant avec émotion ces longues années de stalag.»

- Nous souhaitons de tout coeur un bon rétablissement à notre ami.

- Mme FRANCOIS Paul - 54370 EINVILLE nous envoie une carte sur laquelle elle écrit : «J'ai pleuré quand j'ai regardé cette édition du Lien. J'ai pensé tout de suite à mon mari et à tous ceux qui ont été prisonniers.»

- Mme GAILLARDON Augusta - 48200 ST CHELY D'APCHER

- GUEPET Robert - 71100 CHALON SUR SAONE
- Mme LAURENS Denise - 92250 LA GARENNE COLOMBES

- MALEMPRE Jules - 4030 LIEGE nous écrit : «C'est vraiment incroyable de pouvoir constater après 50 années, combien l'amitié que nous avons contractée en captivité est restée vivace.

- Mme ORAN Raphaël - 44250 SAVENAY
- Dr. PAYRAU Paul - 75016 PARIS

- PINCHON Paul - 60000 BEAUVAIS
- Mme RAYMOND Jeanne - 69000 LYON

- THOMAS Marcel - 48600 LA FAGE
- MARTIAL Pierre - 85700 ST MESMIN

- L'Abbé PETIT René - 70200 ST GERMAIN, nous charge de transmettre son meilleur souvenir aux anciens du Waldhotel, stalag V.B.

- SOULIER Fernand - 22000 ST BRIEUC
- CHAFFRAIX Emile - 63230 PULVERIERES

- BLANC André - 07260 ROSIERES
- BOUREL Jean-François - 29620 PLOVEGAT-GUERRAND

- Mme BOUFIN Marie - 35290 QUEDILLAC
- BRION Jean - 33520 BRUGES

- CAILLON Louis - 05000 CAP
- CHAVEROT Jean-Marie - 42780 VIOLAY

- DELSOL François - 66690 ST ANDRÉE
- DUBOIS Léon - 71710 ST SYMPHORIEN MARMAGNE

- EMERY Marcel - 95120 ERMONT
- Mme FORTNET Lucienne - 45370 ST ANDRÉ

- FRACOU René - 26200 MONTELMAR
- Mme GALIPAUD Germaine - 17870 BREUIL MAGNE

- Mme GEHIN Paulette - 75014 PARIS
- IMBAULT Albert - 45310 GEMIGNY

- KALINDERIAN Paul - 13001 MARSEILLE
- Mme LAURENS Denise Camille - 92250 LA GARENNE COLOMBES

- LE BONNIEC Yves - 22300 LANNION
- LE NOIR Robert - 91650 BREUILLET

- PARCZANSKI Léon-Louis - 75011 PARIS
- RACINE Marcel - 80100 ABBEVILLE

- SAMUEL Herbert - 57245 PELTRE
- Mme SECCHI Marguerite - 74150 VAULX

- VALLIERE DEGARDIN Jean - 80210 OCHANCOURT

- VASLET Francis - 35460 ST ETIENNE
- Mme VERLODT Marie - 1342 LIMOLLETTE (Belgique)

- VIDON-RENIER Lucien - 28000 CHARTRES

- ALAUX Roger, 11-160, RIEUX-MINERVOIS, remercie chaleureusement de leur bénévolat tous les camarades du bureau.

- Mme BREARD Germaine - 75016 PARIS
- Mme DOUCET Marie-Thérèse - 24300 ST MARTIAL DE VALETTE

- Mme HYBERT Marthe - 85000 LA ROCHE
- GUENARD Marcel - 76750 BUCHY

- JACQUES François - 55110 SIVRY/MEUSE
- HUDAN André - 94370 SUCY EN BRIE

- LEONARD Pierre - 08410 BOULZICOURT
- NARMORD Etienne - 95520 OSNY, qui n'oublie jamais d'être généreux pour notre C.S.

- POLMARD Robert - 55300 LA CROIX SUR MEUSE

- Mme FARGET Suzanne - 52250 LONGEAU PERCEY

- MORINET Paul - 52260 ROLAMPONT
- Mme RAYMOND Jeanne - 69008 LYON

- SIREL Gaston - 38000 GRENOBLE
- DURAND Pierre - 54700 PONT A MOUSSON, à classer également parmi les bien-faiteurs.

- Mme MOUGEL Marguerite - 88150 ONCOURT

- ANTOINE André - 10500 BRIENNE LE CHATEAU

- Mme GEHEL Robert - 86100 CHATELLERAULT, qui ajoute à ses remerciements pour la plaquette : «J'espère que vous trouverez une solution pour que continue l'Amicale, et surtout «Le Lien». Recevez chers amis toute ma gratitude pour ce que vous faites.»

- GOUIN Serge - 28800 ALLUYES nous écrit : «On ne peut oublier toutes les souffrances que nous avons enduré pendant 5 longues années et aussi la joie du retour en 1945 pour ceux qui ont eu la chance de revenir. Nous espérons que les générations futures ne revivront jamais cela.»

- GRAS Léon - 02230 FRESNOY LE GRAND nous dit : «Le livre me rappelle beaucoup de souvenirs et je le garde précieusement. Ce sera un souvenir pour mes petits enfants.»

- Mme HYBERT Marthe - 85000 LA ROCHE SUR YON

- Mme LAURENS Denise - 92250 LA GARENNE COLOMBES

- NADEAUD Raymond - 17340 LA CONTINIERE ST PIERRE

- OZAN Robert - 91380 CHILLY MAZARIN adresse toutes ses félicitations pour la patience qu'il a fallu pour reconstituer ces souvenirs.

- Mme PELIGRAIN Ernest - 55100 VERDUN
- POGGI Charles - 20217 ST FLORENT

- THOMAS Firmin - 21110 GENLIS
- TRIGANNE Emile - 49350 LES ROSIERS SUR LOIRE

- TISSEYRE Lucien - 33130 BEGLES.

CARNET NOIR

C'est toujours avec une profonde tristesse que nous apprenons les décès de :

- DOUCET Georges - 24300 NOUBION ST MARTIAL DE VALETTE qui nous a quitté le 1er janvier.

- PELIGRAIN Ernest - 55100 VERDUN, survenu le 7 avril.

- PASSET Lucien - 02420 BELLICOURT, survenu en avril dernier.

- MARGAT Robert - 94150 Saint-Mandé.

- FOURNIER Jean, 52300 Germisay (ancien du XB).

A toutes ses familles éplorées, nous adressons nos très affectueuses condoléances.

Avec un retard de parution inexpliqué, voici quelques lignes du trésorier de l'Amicale : «Le samedi 26 Février, je suis allé à l'enterrement d'un adhérent LUDOVIC HOCHIN de CONNANTRE - 51230. Voilà deux ans qu'il souffrait du foie. Sa femme se trouve en maison médicale !!! Sur toute l'équipe que nous étions à UMMENDORF, je crois que nous restons à 3 et encore ! ADAM GIELNICK d'ONNING et LOUIS FEVRIER de SIORAC DE RIBERAC, ne donnent plus de nouvelles. Nous présentons nos sincères condoléances à la famille.» M. MOURIER

UNE RÉPONSE...

Mon article «à la une» sur la situation et les perspectives de notre Amicale en cette année 1995 a suscité quelques réactions : c'était d'ailleurs son but.

Approbatives, interrogatives, inquiètes, désolées, chacune dans sa forme propre manifestait le profond intérêt porté à notre association. Aucune n'était basse. Sauf une pourtant... en forme, elle, de pétition, de désaveu même...

Je ne ferai pas l'honneur de citer ici l'auteur ni le texte de ce papier. Quand on a l'insolence d'interpeller le Secrétaire général de l'Amicale et le Rédacteur du «Lien» en usant de cette formule, je cite : «la personne qui a pris en charge après notre ami Henri Perron, la rédaction du journal»

- comme si j'étais sans identité et oeuvrais dans le plus noir mystère -, on se couvre de ridicule et on se prive du moindre égard.

Et si, à ce manque élémentaire de politesse et de correction, on ajoute la méconnaissance totale des responsabilités propres à chacun de «ceux qui travaillent» au sein de l'Amicale et les difficultés qu'ils rencontrent, alors la mesure est comble et la cabale évidente. Une méthode indigne qui ne saurait atteindre que son auteur, et les quelques co-signataires locaux abusés qui le suivent dans sa vindicte stupide.

Le Secrétaire général
J. Terraubella



Nos peines

Madame Schroeder nous a quitté le 14 mars 1995. C'est avec peine et consternation que nous avons appris le décès subit de notre amie, fidèle de longue date.

Epouse de notre regretté Président d'Ulm, René Schroeder, décédé le 12 Décembre 1994, madame Schroeder a rejoint son époux dans la sépulture familiale du petit cimetière de Fétieux (Aisne) pour l'éternité.

Elle fut une épouse exemplaire, pleine de courage et de réconfort après de René. Attentive à toutes ses difficultés, elle savait lui cacher sa peine derrière son sourire...

Nous la pleurons tous. Son grand coeur, sa bonté, sa gentillesse, lui faisaient partager les joies et les peines de tout notre groupe.

A son fils Jean-Paul, son épouse, sa petite fille et sa famille nous renouvelons notre sympathie douloureusement attristée.

Jean-Paul savait la vérité sur l'état de son père et s'efforçait de tout son coeur de réconforter sa mère - mais rien ne laissait prévoir une fin si brutale...

Les obsèques ont eu lieu le jeudi 16 Mars en l'église M.D. de la Croix, de Ménilmontant à Paris.

L'Amicale était représentée par notre dévoué camarade Marcel Mourier, avec aux côtés de M. et Mme Duez :

Mmes Rein, Balasse, Courtier, Blanc, Crouta, Cadoux et, en pensée, tout d'autres amis éloignés de France et de Belgique.

L. Vialard / VB - Ulm

Communiqué

En Juillet et Août

La Permanence ne sera pas assurée 46 rue de Londres

LA GAZETTE DE HEIDE

LES ANNÉES HEUREUSES

«Cinq décembre 1945... Le froid est vif. La bise souffle. Le thermomètre placé sous l'auvent de la gare de Saint Martin marque cinq degrés au-dessous de zéro. Jérôme descend de l'autraille venant de Dijon et pose le pied sur le quai désert. Sa tête est couverte jusqu'aux oreilles par un passe-montagne usagé mais propre, le même qu'il avait reçu jadis dans un colis et qui l'avait protégé du froid nordique danois. Il porte sur son dos un chaud manteau militaire dit «rase-pet» qui lui vient de son père, car n'étant démobilisé que depuis peu, il n'a pu, faute de tickets s'en acheter un civil, mais qu'importe, dans l'immédiat après-guerre il n'est pas ridicule. Il tient à la main une lourde valise contenant ses effets personnels et sa belle tenue de gabardine, qu'il revêtira dans huit jours pour son mariage, car sa vie de célibataire va s'arrêter là, dans ce beau pays de Saint Martin. Avec un peu de mélancolie il songe qu'il va quitter à jamais le rude drap militaire qu'il a revêtu pour la première fois il y a dix ans sous le chaud soleil africain. Il revoit les brumes de la Moselle et les blancs hivers d'outre-Rhin.

Personne ne l'attend, ses futurs beaux-parents n'ont pas encore de voiture et sa future épouse est prise par son travail et il n'y a pas de taxi vu la pénurie d'essence... mais qu'à cela ne tienne, le trajet est faisable à pied, et c'est avec courage qu'il s'engage sur l'avenue de la gare bordée de platanes blancs, effeuillés et déjà taillés, dont les moignons semblent le menacer de leurs poings fermés.

Il aperçoit bientôt le clocher de l'église séculaire où se déroulera la cérémonie qui le confèrera chef de famille. Une angoisse lui serre la gorge, va-t-il se montrer à la hauteur, lui habitué à ne jamais se poser de question ? ... Ces réflexions tournent dans sa tête tandis que ses pieds font craquer la mince couche de glace qui recouvre les flaques du chemin défoncé. Il se sent comme à une veillée d'armes, comme à la veille de l'attaque des Allemands en Belgique, comme à un tournant de sa vie.

Un chien errant et curieux, étonné sans doute par sa tenue hétéroclite, vient le flairer... Il ne sera donc pas dit qu'il n'y avait même pas un chien pour l'accueillir. Ces sombres pensées ne submergent toutefois pas la joie qui l'inonde à l'idée du foyer qu'il va fonder, égaillé par les trois enfants que lui à promis sa fiancée...

Ses pensées sont interrompues par l'irruption soudaine devant lui de deux personnages, visiblement féminins, vêtus de hardes grises, les cheveux crasseux et mal peignés dont les mèches poisseuses débourent à la diable d'un bonnet d'un blanc douteux. Leurs yeux hagards illuminent un visage fripé et haineux qui l'invective en ces termes.

- Où allez vous Monsieur avec votre bagage à la main ? Et sans attendre la réponse la plus grande lui lance !

- vous n'êtes jamais qu'un «Camp-volant ! et la plus jeune de renchéir, Oui qu'un Camp-volant, qu'un Camp-volant !...

Jérôme apprend par la suite que ces deux «Demoiselles» avaient l'esprit dérangé, mais étant inoffensives elles étaient laissées en liberté. Elles devaient toutefois aller pointer régulièrement à l'hôpital psychiatrique. Cet incident vite oublié, Jérôme reprend sa progression et ne tarde pas à apercevoir la maison qui deviendra son «home» et qui laisse échapper par sa cheminée un mince filet de fumée de bois sec qui laisse présager une bonne flambée ravigotante. Encore quelques pas et il pousse la porte de la petite officine que tient sa future femme. Tout est éclairé car la nuit tombe. La jeune pharmacienne en jolie blouse blanche accourt au bruit de la sonnette et le reçoit à bras ouverts. Sa peau fraîche sent le salicylate de méthyle et l'eau de cologne qui, en principe, doit masquer cette odeur, mais ses baisers sont doux et ses yeux sont de brasse. Les effusions passés, elle lui enlève son vieux passe-montagne en lui disant. Tu n'es plus prisonnier maintenant que nous avons la vie devant nous, maman va t'en tricoter un autre. La belle-mère acquiesce, lui prend son tour de tête et promet l'ouvrage pour bientôt.

Paula, sa fiancée est retournée servir ses patients. Jérôme glisse un oeil dans l'arrière-boutique et voit qu'un lit de camp a été dressé dans lequel il couchera les huit jours qui précèdent le mariage. Les beaux-parents, qui sont venus chaperonner leur fille occupent la future chambre conjugale, et la jeune fille un lit pliant dans la salle à manger. Les moeurs à cette époque n'étaient pas aussi libres que maintenant, et la jeune mariée méritait de porter chez le maire et à l'église sa couronne de fleurs d'oranger...»

Ce que vous avez lu là sont les premières pages de mon nouveau roman LES ANNÉES HEUREUSES faisant suite aux ANNÉES TRISTES dans lesquelles je parle de Jérôme. Vous reconnaîtrez certainement les personnages et les lieux. Si le Ciel me prête vie et qu'il vous la prête aussi, vous le lirez lors de la parution. INCH ALLAH !

Revenez chers(es) amis(es) l'expression de ma chaude amitié.

JEAN AYMONIN 27641 XB

Georges CAMUS nous a quittés. Qu'elle est lourde à porter l'absence d'un Ami !

Jean AYMONIN l'habituel chroniqueur de «LA GAZETTE DE HEIDE» m'a demandé, à titre exceptionnel et en tant qu'épouse d'ancien prisonnier, d'écrire l'émotion ressentie à l'annonce de la disparition de Georges CAMUS du stalag X A. Georges était le camarade de captivité de Gaston PROST, mon époux, mais il était mon Ami. Alors, triste honneur, en vérité ! Le prisonnier de guerre, ceux qui liront ces lignes l'ont connu mieux que moi. J'évoquerai l'homme et c'est un peu le faire revivre pour tous ceux qui l'ont estimé.

Georges CAMUS a été géomètre, passionné de géodésie et d'astronomie, il a été, après la guerre 39-45, projeteur à l'Office National d'Etudes et de Recherches Aérospatiales. Il a écrit de nombreux articles sur la gnomonique(1) et sur son tracé graphique. Collaborateur d'Andrée GOTTELAND, il a publié, avec elle, en 1993, un livre sur «Les cadrans solaires de Paris». Il a construit des cadrans solaires et participé à la restauration de cadrans anciens comme celui du Lycée Louis Le Grand à Paris. Il était membre de la commission des cadrans solaires et lauréat de la société Astronomique de France, Georges était ce qu'au Siècle dernier, on avait coutume d'appeler un parfait honnête homme. C'est à dire qu'il avait des connaissances approfondies sur : la littérature, la poésie, la peinture, le dessin (il avait fait des caricatures ressemblantes et sympathiques de ses camarades de captivité) la musique, mais aussi les sciences, les mathématiques, l'astronomie, la photographie et l'ébénisterie. C'était un homme complet qui s'était fait lui-même.

Quand une voiture l'a renversé sur la chaussée et qu'on l'a relevé avec une fracture du rocher, nous avons tous craint pour sa vie. Il avait encore tellement de choses à faire ! C'était compter sans sa volonté ! Nous avons pu la mesurer, moi en particulier, qui ai suivi avec angoisse d'abord, admiration et respect ensuite, l'évolution positive de son état. Je me souviens de cet auto portrait qu'il avait réalisé avec une hallucinante réalité, dans le centre de rééducation où il réapprenait à Vivre ! Quelle émotion, mais aussi quelle leçon de courage, de patience, d'humilité, d'altruisme également. Il pensait à ses compagnons du centre ! Il avait même appris à travailler l'osier ! La convalescence fut lente, laborieuse, douloureuse mais elle fut si bien surveillée, encouragée, soutenue par l'amour de Simone, sa femme. Revenu chez lui, Georges s'est passionné pour les cadrans solaires. Allez trouver rééducation du cerveau plus simple et facile que la gnomonique et ses tracés graphiques !

«Il n'y a aucun mystère dans le nombre d'or» m'a-t-il écrit un jour et de m'en faire la démonstration !

En 1984, mon mari et moi avons assisté auprès des siens, à l'inauguration du cadran solaire qu'il avait conçu pour l'église de Villegats dans l'Eure, son village d'origine qu'il a choisi pour dernière demeure. Ici, l'émotion me serre la gorge, car Villegats évoque pour moi tant d'inoubliables instants de bonheur dans la chaleureuse et accueillante maison de famille que Georges et Simone avaient restaurée avec tant de coeur et de goût, et où nous aimions deviner ensemble au coin du feu que le maître des lieux allumait en toute saison car, disait-il «l'âtre est l'âme de la maison» !

Simone, dévouée, discrète, mais attentive, préparait activement des mets délicats dont elle avait le secret et Georges aimait alors déboucher une de ces «bouteilles» qu'il gardait pour les Amis. Ah ! Ce Pouilly que nous dégustions avec dévotion, au nom de l'Amitié partagée !

Parallèlement aux cadrans solaires, il étudiait les étoiles. J'ai souvenir de soirs d'été à Villegats où avec notre petits-fils, collés au télescope, nous avons attendu la nuit pour apercevoir Vénus, Uranie, ou Vega ! et où, sans bien comprendre tout ce qui était si simple pour lui, nous reconnaissons, au moins, combien nous étions petits ! Mais il nous restait «la grandeur de pouvoir en rêver» comme Georges avait écrit dans son poème «Pour l'amour des étoiles»

Parce que la rime aussi, il savait la manier. N'a-t-il pas fait en 1989, une causerie sur les cadrans solaire, qu'il avait intitulée (clin d'oeil malicieux) «Quand les mathématiques s'inspirent de poésie».

Pour son soixante quinzième anniversaire en 1990 votre Ami avait écrit une sorte de testament poétique.

«... Profitons donc, au mieux, du bonheur du moment.

Afin qu'à la mémoire il revienne souvent».

Il avait encore tellement à faire, à transmettre, à connaître, à aimer.

Oui, nous avons profité, cher Georges, de ces moments privilégiés passés.

Près de Vous ce furent des instants d'un rare bonheur.

Que votre âme repose en paix, Ami, nous nous souviendrons...

A Simone, son épouse, à Christine, sa fille, à sa nièce, son neveu et leurs enfants nous disons tous, tous ceux qui gardent au coeur cette indéfectible amitié de plus de 50 ans, née dans les camps de prisonniers, notre sympathie attristée et nous les assurons de notre fidélité au SOUVENIR...

ANNIVERSAIRE

Mes soixante-quinze ans, les voilà révolus ! Mais je conserve au coeur un reflet de jeunesse, Il restera en moi, j'en suis bien convaincu, Jusqu'à ce que les ans effacent sa noblesse. On cherche chaque jour, plus loin à découvrir, Etendre son savoir, le faire partager, Donner tous ses secrets avant que de partir Afin de voir les Arts, les Sciences progresser. Ainsi se joue la vie, parfois elle est austère Et puis, finalement, elle est très éphémère : «On ne se voit vieillir qu'en regardant les autres, Soit-même on se voit trop pour se connaître bien, Les traits ne changent pas lorsque ce sont les nôtres Et chaque jour qui passe nous marque par un rien»... A dit un poète, connu dans mon jeune âge, J'arrête son propos, il faut tourner la page... Profitons donc au mieux du bonheur du moment, Afin qu'à la mémoire il revienne souvent.

Georges Camus
05 Juin 1990

(1) gnomon : cadran solaire horizontal.

Précision

Précision - Dans ma dernière «Gazette», le renvoi en note (1), laquelle devait être supprimée... mais ne l'a pas été, faisait référence à mon nouveau correspondant : A. BERSET, qui avait aimablement répondu à mes Voeux. J.A.

Le coin du souzize

par Robert VERBA



UN MODÈLE DE DÉLICATESSE

Par hasard, le semaine dernière, je rencontrai un vieux camarade de captivité que je n'avais pas vu depuis quinze années. Au kommando on le surnommait «le Rat» tellement il était radin.

- Bonjour mon vieux Georges, comment vas-tu ?
- Ça va, je suis content de te revoir.
- Dis donc Georges, qu'est-ce qui se passe ? Tu l'es regardé dans une glace ? J'ai failli ne pas te reconnaître. Tu as vu comment tu es fagoté ? On dirait un clochard !
- Je le sais.
- Alors ? Pourquoi ne t'achètes-tu pas un costume ?
- Avec quel pognon veux-tu que je l'achète ? J'ai tout placé dans des actions et je ne tiens pas à les vendre.
- Tu sais, mon vieux, ce que je te dis c'est pour toi, te balader ainsi n'inspire guère confiance.
- Perplexe, Georges se tut un moment puis me dit : - Tu as raison, alors viens avec moi, je vais m'en acheter un et tu me conseilleras.
- Mais tu viens de me dire que tu n'as pas de pognon ?
- T'en fais pas, suis-moi, ce n'est pas loin. C'est chez un ancien copain qui tient une boutique juste à côté Et tous les deux nous pénétrâmes dans un luxueux magasin.
- Bonjour André, comment vas tu ? Je te présente un copain de captivité.
- Bonjour Georges. Cela ne m'étonne pas que tu viennes me voir, fringué comme tu l'es !
- Je veux un beau costume.
- Tiens mon vieux, en voici un magnifique, et je te fais un prix : 3.000 francs.
- Tu me prends pour un milliardaire !
- Bon, alors prends celui-ci, je te le fais quinze cents frs.
- C'est trop cher.
- Alors celui-là, je te le fais mille balles.
- C'est encore trop cher, je ne veux pas dépasser les cinq cents balles.
- A sept cents je ne gagne déjà rien.
- Alors tant pis, allons voir ailleurs !
- Je t'assure, je ne peux pas aller en dessous.
- Je comprends dit Georges, mais moi je ne peux dépasser les cinq cents francs. Alors au revoir.
- Bon, ne te débines pas. Tu as de la veine d'être un vieil ami. Va pour cinq cents francs, mais surtout n'en parle à personne. C'est un cadeau que je te fais.
- Georges essaya le costume qui vraiment lui allait comme un gant.
- Et bien mon vieux, regardes-toi dans la glace. T'es magnifique.
- C'est vrai, c'est parfait. Dis-moi André, cela ne t'ennuierait pas que je te paye au début du mois prochain ?
- Tu es un ami, mon cher Georges... Alors j'attendrai.
- Encore merci et au revoir, à bientôt.
- Une fois sorti, je m'adressai à Georges :
- Ecoute-moi mon vieux, je ne te comprends pas. Te connaissant comme je t'ai connu, je sais que tu ne le rembourseras jamais. Alors pourquoi as-tu marchandé comme ça ?
- C'est par gentillesse, me répondit Georges. N'oublie pas que c'est un vieux copain à moi, et par délicatesse je préfère qu'il perde un peu moins ! Crois-moi, j'ai un peu de coeur quand même !!!...

PONT A MOUSSON (L'EST RÉPUBLICAIN Vendredi 21 avril 1995)

ANNIVERSAIRE

Anciens prisonniers de guerre : la mémoire des jours sombres

Le rassemblement récent des anciens prisonniers de guerre à Maidières et à Pagny-sur-Moselle a opportunément rappelé la libération des camps d'Outre-Rhin voici cinquante ans, au fur et à mesure de la progression des armées alliées sur le territoire du Reich.

Deux anciens prisonniers de guerre mussipontains évoquent leurs souvenirs.

«En fonction de la situation géographique des implantations, offlags, stalags et Kommandos de travail, la délivrance des prisonniers s'est étendue d'avril à septembre 1945, les derniers d'entre-eux ayant transité par le territoire soviétique en de longs convois.»

«Vous avez beaucoup donné, vous avez beaucoup subi», a déclaré le maire de Pagny-sur-Moselle dans son allocution. Des paroles que nous retiendrons, nous a confié l'un de ces anciens prisonniers qui a bien voulu nous conter quelques souvenirs et remarques de cette longue épreuve.

«Septembre 1942. Deux ans déjà que nous sommes captifs, et nous ne savons pas le terme à échoir. Qui n'a pas été ainsi contraint ne peut pas savoir ce que signifie la détention dans un pays hostile toujours en guerre. Privés de liberté, nous n'étions pas pour autant résignés. Nos réactions étaient constantes et véhémentes contre les conditions qui nous étaient imposées, en fait de nourriture ou de gardiennage.

«Notre première arme était l'inertie. Nous en avons usé au risque des représailles maximales : tribunaux militaires, prisons civiles, compagnies disciplinaires, etc... Les évactions aussi n'étaient pas rares. Ces servitudes particulières

elles-mêmes ont fait naître entre les prisonniers une camaraderie qui a perduré».

PAS D'OUBLI

La libération, le retour à la liberté de soldats de France détenus depuis cinq longues années a coûté un prix supplémentaire en tués et blessés de dernière heure, des hommes souvent pris entre deux feux, mêlés malgré eux aux Allemands en retraite combattante !

«Les prisonniers de guerre n'ont pas oublié cette triste période de leur vie, ils en cultivent le souvenir sans ostentation excessive, même s'ils estiment que leur sacrifice n'a pas eu la reconnaissance qui lui revenait légitimement...»

Les combats de 1939-1940 ont coûté à la France plus de 100.000 morts et deux fois plus de blessés, la captivité, quant à elle, près de 40.000 morts en terre étrangère. Il importe que les nouvelles générations connaissent ces réalités de l'histoire de notre pays si longtemps occultées, même des manuels de cours.



« A Nous le Souvenir »
« A Eux l'Immortalité »

«Le cinquantenaire de la libération des camps doit procurer, à chacun et à tous, l'occasion d'une nécessaire remise en mémoire d'un temps passé».

NOTA : Les deux p.g., auteurs de ces lignes, appartiennent à l'Amicale des stalags VB - XABC.

LE CINQUANTENAIRE A PAU

Samedi 1er AVRIL : Ouverture du Congrès Départemental sous la Présidence de Jacques Goujat, secrétaire général national et des responsables locaux des A.C.P.G. A 18 heures, dans le hall de l'Hôtel de Ville, inauguration par M^r Labarrère, Maire de Pau, de l'exposition sur la captivité, reprise de celle de 1993, de l'association «Mémoire Collective en Béarn», dont «Le Lien» avait parlé en son temps.*

Dimanche 2 Avril : - Service religieux en l'église Saint-Martin.

- Cérémonie au monument aux morts, défilé militaire et dépôt de gerbes.

- Inauguration au pied de la Palmeraie... et des sentiers du Roy, face à la gare, d'une stèle commémorative portant l'inscription «œcuménique» suivante : «Tout au long de l'année 1945, furent accueillis, en gare de Pau, déportés, prisonniers de guerre, requis au titre du service obligatoire. Hommage à ces victimes de l'Allemagne nazie qui connurent, l'exil, la servitude, l'humiliation. Avril 1995».

- Clôture au Parc des Expositions, discours de M^r François Bayrou, Ministre de l'Education Nationale et Président du Conseil général des Pyrénées - Atlantiques, dont voici un extrait :

« La liberté retrouvée : que reste-t-il de tout cela ? La famille, les grandes institutions, l'église, les partis, connaissent une crise profonde dans un monde où les égoïsmes personnels jouent un rôle essentiel, où le dévouement et la générosité sont oubliés», a lancé le ministre de l'Education et président du Conseil général, en ajoutant en substance : «Tout le monde se tourne vers l'école en attendant d'elle qu'elle réponde à notre place à tous les problèmes de la société française. Vous êtes un moyen vivant de transmettre ces repères. (...) Vous avez vécu le pire dans cette espèce de folie, celle du nazisme qui a essayé de tuer les âmes, et qui visait à éliminer les plus généreux. (...) Vous avez sauvé l'idée d'homme. Vous êtes tous à votre manière des professeurs d'éducation civique, acteurs du passé et de l'avenir pour que la civilisation des hommes continue. (...) Vous avez bien mérité la gratitude des siècles pour le combat qui fut le vôtre».

(J.T.)

* Le premier magistrat eut cette remarque : «Une société qui oublie ses souffrances est une société perdue.» Au cours de la réception qui suivit, médailles et barbelés d'or furent échangés.

Quatre générations Quatre guerres ! ...

Documentaire de plus de 450 pages grand format.

Des récits recoupés des différents témoins qui ont vécu ces heures dramatiques de notre histoire.

Vous jugerez après lecture pourquoi nous avons été entraînés dans ces guerres. Vous y trouverez une rétrospective des événements politiques et militaires de 1870 à 1970, soit près d'un siècle de bouleversements historiques.

L'ensemble est agrémenté de poèmes et illustré de nombreuses photos en couleur ainsi que de gravures émanant de camarades de captivité.

Cet ouvrage renferme un document jamais publié d'un caporal-chef Bavarois qui avait tracé jour par jour son odyssée sur le sol français de 1870 - 1871, pour terminer son périple le 7 janvier 1871 en Loir-et-Cher. Il fut blessé à 300 de chez moi et soigné à Vendôme.

Cet ouvrage est vendu au profit de nos camarades malades qui sont traités à notre maison de santé des Pins à La Mothe Beuvron en Loir-et-Cher.

Pour vos jeunes, n'hésitez pas à acquérir cette plaquette dans laquelle ils retrouveront une partie des moments que vous avez vécus.

Cette plaquette peut vous être personnalisée et numérotée à votre demande.

Elle vous sera adressée franco au prix de 180 Frs.

Merci d'avance pour nos camarades malades.

Mr. Robert MONTENOT
1bis rue du Côteau St André
41100 Villiers sur Loir

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU JEUDI 18 MAI 1995

PRÉSIDENT D'HONNEUR	FRANTZ	TRÉSORIER ADJOINT	VERBA M.
PRÉSIDENT	LANGÉVIN	RÉDACTEUR CHEF DU LIEN	TERRAUBELLA
VICE PRÉSIDENT	PONROY	RÉDACTEUR ADJOINT DU LIEN	VERBA R.
	LAVIER	MEMBRE DU BUREAU	ROSE O.
	VERBA R.		GAUDRON
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL	TERRAUBELLA		BRION
SECRÉTAIRE ADJOINT PERRON			GROS
TRÉSORIER	MOURIER		LENHARDT
COMMISSAIRE AUX COMPTES	PINEAU		
	SIMON		

SOU MIS AU RENOUVELLEMENT
DE MANDAT TRIENNAL

GAUDRON - PERRON - PONROY

SCHROEDXR, VICE PRÉSIDENT EST DÉCÉDÉ COURANT 1994.

ANNONCE

Un collègue entre les deux guerres mondiales, le vôtre peut-être, vue par le trou indiscret d'une serrure... Pour lire à la plage ou à la montagne. Un livre sans ennui, au contraire !

« LE COLLÈGE DE SAINT-TRIGNON »

de Louis Rivière - 6 Place François Camel

09200 Saint-Girons

(Prix 180,00 F. franco)

TRIBUNE

Le Phénix renaît aussi de ses cendres

«... Récemment, à l'issue d'une réunion d'Anciens Combattants et P.G. à Paris, j'assistai à un colloque d'attardés autour de quelques tables et de boissons. Et chacun - à propos de l'évènement guerrier qui occupait pour l'heure tous les esprits -, y allait de son opinion ou imposait ses convictions stratégiques. Mais certains s'étonnèrent de l'indifférence, du refus ou du pacifisme partisan aux orientations plus ou moins contradictoires. D'où provient cette dégradation patriotique ? Et de s'interroger sur les responsabilités. L'un des convives évoqua le passé où l'instituteur et le prêtre éduquaient chacun leurs élèves dans le sens patriotique et leur enseignaient les devoirs du citoyen au sein de la communauté nationale, car il est bien vrai que les «droits de l'homme», dont on parle tant, seraient bien précaires sans la contrepartie nécessaire des devoirs du citoyen envers la société, dont on parle moins. Et ses propos paraissent bien compris à en juger par les hochements de tête approbateurs de l'assemblée parmi laquelle d'anciens membres du corps enseignant.

Après la grande tourmente de 1914-18, jeune élève en Lorraine reconquise, je revois toujours mon vieil instituteur laïque qui s'honorait de l'amitié de Jules Ferry qu'il connut. Penché derrière son pupitre surplombant la classe, il nous regardait par dessus ses lorgnons et sa petite barbe blanche nous amusait beaucoup, lorsqu'il paraissait «brouter» une friandise avec sa dentition amputée de quelques éléments si nécessaires, une petite toque ronde de lainage noire masquait sa calvitie avancée, cependant que deux manchettes protégeaient les coudes de sa veste, d'une usure qu'il voulait retarder.

Parfois, profitant du silence imposé par des problèmes que nous avions à résoudre et du répit qui lui était ainsi donné, il déployait largement son journal préféré «le Populaire» et en parcourait articles et nouvelles qu'il nous commentait sans idée préconçue. C'était un brave homme, respecté des parents et aimé de ses élèves.

Le «Populaire» replié et soigneusement logé dans sa poche il nous apprenait «La Marseillaise» et le «Chant du départ» dont nous devions connaître les strophes.

Aux heures de gymnastique, nous marchions au pas en chantant : «flotte, petit drapeau, flotte, flotte bien haut, visage de la France, symbole d'espérance, etc...».

C'était l'époque où la bergère de Domrémy était célébrée tous les ans comme héroïne nationale et où l'histoire avait la faveur de nos études. C'était le temps où les groupes de jeunes et de scouts parcouraient champs et forêts hissant les couleurs au mât ou à une branche en saluant la France dans l'aube naissante.

C'était le temps où le conscrit jugé «bon pour le service» après être passé sous la toise «nu comme un ver», arborait joyeusement maints insignes et rubans plus criards les uns que les autres et trinquait plus qu'il ne fallait à l'honneur de porter bientôt l'uniforme, cependant que les exemptés rentraient chez eux déçus et penauds. Bien sûr, les applaudissements et sourires des jeunes filles allaient aux premiers qui s'en réjouissaient fort et ne manquaient pas d'y répondre.

Ces souvenirs qui se perdent dans le temps peuvent paraître désuets ou ridicules aujourd'hui. Sommes nous dans le vrai ? L'avenir nous le dira. Cette fierté nationale qui s'effiloche sous l'indifférence était-elle nécessaire ou stupide ? On peut cependant penser qu'elle ne fut pas pour rien dans notre victoire de 1918, qui libéra nos compatriotes alsaciens et lorrains, de même qu'elle permit le sursaut national que nous avons connu lors de la dernière guerre mondiale.

Qui pourrait prétendre que l'histoire de France, celle de nos institutions, l'éducation civique et l'altruisme sont contraires aux intérêts de notre pays et préjudiciables à la bonne entente entre citoyens d'une même nation ? Le drapeau et l'hymne national ne sont-ils pas encore en honneur dans nos compétitions sportives, et nous avons constaté maintes fois que nos champions y étaient sensibles jusqu'à l'émotion.

Les temps changent mais on revient aussi parfois à ses premiers amours. En sera-t-il de même pour le civisme que pour l'équitation, le retour à la bicyclette, à la marche à pied, aux feux de bois, aux goûts rustiques et à l'écologie retrouvée, etc... ? Il est des choses que l'homme n'a point inventées, qui lui ont été inculquées tout naturellement comme éléments de vie ou de survie. Après le sommeil vient le réveil et nous avons appris que le Phénix renaissait aussi de ses cendres.

ACCEPTONS-EN L'AUGURE...

Raymond GANGLOFF
Écrivain Combattant.
Rambouillet.

CINQUANTE ANS APRÈS...

Qui imaginera ce que peut avoir été la captivité, ne l'ayant pas personnellement vécue ?

Qui imaginera ce que peut être pour l'homme qui a toujours vécu libre, sur ces champs, sans autre contrainte que celles du travail et du temps qu'il fait, de se voir brusquement pris entre des barbelés, situé dans une vie marginale et absolument contre nature, avec une soupe insuffisante et infecte, avec les coups de gueule, les coups de crosse des vainqueurs ? Qui imaginera ce que de surcroît cela représente pour l'homme qui croyait à une noblesse, à un idéal, et qui se voit ainsi humilié ?

Qui imaginera l'état moral et physique dans lequel se trouve l'homme en question, l'homme jeune, vigoureux et plein de rêves ? Aucun être, s'il n'est lui-même passé par la captivité, ou s'il ne l'a vécue dans les mêmes conditions et le même état d'âme et d'esprit. Il est des gens plus sensibles que d'autres, et il faut dire que tous les prisonniers n'ont pas souffert de la captivité au même degré, il est même possible de dire que certains s'y sont adaptés, et il est possible d'ajouter que quelques-uns s'y sont trouvés heureux. C'est pourtant l'exception. Ceux-là avaient des sentiments pro-nazis et ces sentiments les ont servis, ou bien ils ont rencontré des femmes qui les ont aimés, ou bien leur vie avait été tellement dure jusque-là, tellement asservie, qu'ils ont - oui, il en fut - trouvé au travail dans les familles allemandes une affection qu'ils n'avaient jamais connue chez eux.

Mais c'est bien l'exception...

L'immense majorité, tous ces hommes qui avaient jusqu'en 1940 vécu une vie normale, attachés à leur terroir et à leur patrie, qui avaient du cœur au ventre, ont sous la férule nazie connu la souffrance. A des degrés divers, certes, selon leur conception, selon leur force et leur sensibilité. Pour moi, ce fut infiniment pénible. J'allais comme un fauve dans sa cage, les tempes bourdonnantes et me frappant le front des poings, au long des interminables jours et des nuits sans sommeil, plus longues encore.

Sous-officier, j'avais le droit de refuser le travail. Je l'ai refusé, puis, pensant à ma femme, à l'enfant qui était là et à celui qui devait venir, au bout d'un terrible drame de conscience, je suis parti pour ne pas périr. Illusion ! Celui qui tombait mal, c'est-à-dire dans un mauvais kommando, pouvait être plus malheureux encore qu'au camp. Et sa conscience toujours lui faisait reproche. Alors celui-là, très vite, préféra retrouver les barbelés. Ce fut mon cas.

Mais je n'aurais pas tenu le coup sans ce don reçu à ma naissance - cadeau de la nature - et duquel cette tragédie permit l'éclosion. J'aimais les livres mais n'en avais pratiquement jamais lus. Dans mon village bien-aimé mais perdu, où n'avaient jamais pénétré les valeurs de l'esprit, mon enfance avait chéri l'étude, mais la situation de mes parents avait exigé que je quitte l'école à douze ans, après le certificat d'études primaires. Alors au camp, dans mon oisiveté forcée, je me suis naturellement tourné vers les livres, la France ayant très vite fait l'envoi d'un nombre de volumes suffisant pour

constituer une bonne bibliothèque dans chaque stalag. Puis j'ai rencontré des amis d'un niveau supérieur au mien, qui m'ont accueilli parmi eux, et au commerce desquels je me suis singulièrement enrichi.

Après une grande espérance, nos libérateurs arrivaient un beau jour amenant éclats de joie, nous que l'on avait criminellement envoyés à la guerre avec un armement dérisoire face aux matériels les plus modernes et les plus puissants, nous qui, en dépit de notre bravoure, dans le contexte d'alors ne pouvions faire que des vaincus, tenions notre revanche.

Tristes, abattues, le nez des sentinelles s'allongeait, leur morgue de 40 disparue. Adieu les cinquante hectares promis à chaque paysan en Normandie ou en Beauce, en Ukraine, car la promesse avait bien été faite et il n'avait pas manqué d'insolents pour nous le dire. Et si l'Allemagne avait gagné c'est bien ainsi que les choses se seraient passées et nous, pères de famille le plus souvent, dont la condition importait peu au nazisme et même à ceux qui croyaient sans savoir de quoi il s'agissait, nous ne serions jamais rentrés, voués à l'esclavage pour le reste de nos jours. On ne dit pas souvent cela mais ç'aurait été une réalité.

Humiliés, les faciles héros d'un mois de juin à jamais gravé dans nos mémoires.

Aujourd'hui nous sommes amis, du moins tentons-nous de l'être avec ce peuple-là. C'est mieux que de s'envoyer des coups de fusil, la guerre n'a jamais été signe de civilisation. Ne soyons pourtant pas trop crédules, et demeurons vigilants...

Jean ROBINET
Anciens prisonnier de guerre.

TOURLOUSINES

CHAPITRE XXII

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

S'il est des êtres que les vicissitudes de l'existence accablent : il en est d'autres qui, au contraire, semblent y puiser un regain d'énergie. C'est sans doute pourquoi, alors que le pays paraît s'abandonner à son destin tragique, nos «comiques» inventent encore des moyens de s'amuser aux dépens de leurs gradés.

Vers onze heures du soir, ça commence, avec les premiers retours. Ce sont trois sous-officiers du génie qui s'apprentent à franchir la chicane de l'enceinte, avec un coup d'oeil condescendant à la sentinelle, ce fantôme mis là pour la forme... Ils sont, soudain, la surprise de voir celle-ci s'agiter, et leur braquer sous le nez un énorme revolver à barillet, tandis qu'une voix incisive les questionne :
- «Le mot de passe ? !...»

Ils sont stupéfaits... Décontenancés... Perplexes... Le mot de passe ! C'est bien la première fois qu'on leur demande ça... L'un d'eux le prend de haut :
-«Voyons !... C'est une farce ? !...»

Il contemple son interlocuteur... La gueule patibulaire de Malar, le regard implacable d'Antoine, légèrement en retrait, le mousqueton braqué dans sa direction, lui font comprendre qu'il n'en est rien... Ces deux frimes de lardus n'ont pas des allures à la mie de pain ; et comme le mot de passe, ces cloches, ils ne le possèdent pas, ils préfèrent se replier sur des points d'appui préparés à l'avance, comme dirait l'autre... Ils attendent donc, sagement, que des renforts arrivent...

Les voilà, effectivement, mais, je t'en fous ! En pleine guerre juste derrière la ligne de feu, pas un de ces futés ne possède le mot magique, le sésame providentiel... C'est d'ailleurs bien là-dessus que comptaient nos deux loquedus pour se marrer un peu...

Cela se corse avec les officiers... Certains insistent :

-«Mais, voyons ! Laissez-nous passer !... Quand même, vous nous connaissez ? !...»

-«On s'en fou, le mot ? !...»

-«C'est inadmissible !...»

Ce ne sont pas des propos à tenir devant Malar dont l'éducation s'arrête à la sous-primaire :

-«Toi, si tu veux gueuler, tu te tires tout de suite ! Ici, c'est pas un moulin !...»

Ils sont bientôt une centaine devant la porte... Des lieutenants, des capitaines, sans compter la palanquée de sergents, adjudants, caporaux et hommes de troupe spécialisés... Certains se croient assez marioles pour passer les barbelés par un autre endroit...

Manque de pot, ils tombent, chaque fois, sur le flingue d'Antoine aux aguets :

-«Le premier qui fait le con, je lui troue la paillasse !»

Le fin du fin, c'est quand le commandant Bernard les grands pieds rallège dans sa Citroën pilotée par une ordonnance... Tandis qu'Antoine planté devant les phares vise la voiture, Malar va discuter avec l'officier supérieur en utilisant son sempiternel tutoiement :

-«T'as le mot ?»

L'autre s'adresse à son ordonnance :

-«Gaston, quel est le mot, ce soir ?»

L'autre bafouille qu'il en sait quedalle... Ça discute, mais avec les deux inflexibles qui se boyautent intérieurement, autant vouloir rendre désirables les gorgones d'une cathédrale ; comme d'un autre côté, les gradés enfermés dans l'abri ignorent ce qui se passe à l'extérieur, ça peut s'éterniser... Le commandant envoie donc chercher le mot de passe du jour à la caserne de Soufflenheim... Comme ce n'est pas la porte à côté, ça met un certain temps... Ce n'est que vers une plombe du matin que toute la piétaille et les sardinés peuvent regagner leurs pénates.

Nos deux truands, pas mécontents de leur exploit, restent seuls dans la nuit... Pas longtemps... Une demi-heure plus tard, une ombre, sortant de l'abri, se met à crier :

-«Ne tirez pas, c'est le commandant !...»

Il allait aux feuillées... En caleçon... Pas triste.

Puis un vieux capitaine vient trouver nos champions :

-«Bravo ! Les gars... J'ai bien rigolé... C'était le foutoir ici ; maintenant, ils le sauront... Le mot.»

Le lendemain, un sergent-chef, sans doute désireux d'être bien blairé par ses supérieurs, pond un rapport contre nos deux énergumènes... Il se retrouve aux arrêts de rigueur... Ordre du Colonel qui, aussi, a dû apprécier la plaisanterie. Quand même, par précaution, on ne remet plus jamais deux types du corps-franc de garde ensemble.

Sur les routes de France, les cohortes de réfugiés refluent vers l'intérieur du pays... Hommes, femmes, enfants, vieillards, civils, militaires en déroute convergent à pieds, en vélo, en voitures à bras, hippomobiles, à moteur avec, là-dedans, tous leurs biens les plus précieux ou nécessaires... Pour certains, même, le produit de leurs rapines... Un monde affairé, affolé, criant, geignant, quémandant des aides qui se dérobent... Tous les espoirs axés sur un improbable horizon... Tous ces gens, qu'espèrent-ils trouver au bout de la route des incertitudes ? Quel havre de paix ou de repos, ... Bah ! Ils verront bien... Ils partent... Ils fuient avec leurs ballots, se montant mutuellement le caberlot... Une panique irraisonnée les emporte dans son sillage de folie destructrice.

Les chleus bourrent tant que ça peut... Nos petits fantasmes y laissent leur peau, tandis que les anciens de la der des ders se taisent, se disant qu'eux aussi, à leur place, n'auraient pas pu faire mieux... Ça fout un peu de leur gloire en l'air, mais on ne peut pas nier l'évidence, il n'y a plus les russes pour retenir soixante-dix divisions teutonnes, comme en 14...

Merde ! Les nouvelles se font rares... Personne ne répond plus aux babillards de nos tricards... La Ligne Maginot, c'est râpé, usé, fini... Ça n'intéresse plus les masses laborieuses, l'attraction est ailleurs... Reims a été bombardée...

Du coup, le parrain de guerre n'envoie plus de colis... Les civils se font dérouiller tandis qu'eux se les roulent...

Enfin ! C'est une façon de parler, car ils ne sont pas inactifs... Sans cesse dans la nature à s'occuper de l'approvisionnement des casemates en munitions... Contrôler ces dernières... Voir si tout est en état.

Notre jeunot prend très au sérieux son rôle de chef de commando... On lui a fourni une voiture attelée et des aides... Il fait signer un tas de décharges aux sous-offs... Les engueule si obus, grenades cartouches ne sont pas entretenus :

-«Avant de faire creuser des tranchées inutiles, vérifiez si vos armes fonctionnent normalement... Matez moi cette dégueulasserie !... C'est plein de cambouis !... L'incident de tir assuré !...»

Quest-ce que vous foutez, bordel ? !...»

En même temps, il fait des clins d'oeil complices aux copains de l'équipage, tandis que les gradouillards confus promettent d'y veiller... Ils craignent le rapport au capitaine Lachère... Ce serait mauvais pour l'avancement... Ils en sont encore là ! ...

De temps en temps, les artilleurs français essaient leurs canons en s'arrangeant pour que ça tombe dans des zones neutres, inhabitées. Mais il ne faut pas leur en demander de trop... Voilà que quelques uns de ces finassous, ayant commis une erreur de pointage, envoient des pruneaux sur Rastatt, la ville allemande juste en face de leur secteur... Les frissons prennent très mal la chose. Par tracts interposés, ils avisent les français que la ville de Haguenau sera bombardée, en représailles, dans les quarante-huit heures... Le moment de stupeur passé... Après avoir engueulé les artilleurs maladroits, on fait des discours ; et puis, brusquement, c'est la fuite... L'affolement... la précipitation... Tous les soldats des régiments voisins sont conviés pour aider les gens à déménager... Les camions de l'armée sont réquisitionnés, ça fait un mic-mac pas croyable !... Un remue-ménage de tous les diables... Les habitants disparaissent... La ville devient morte... et Silencieuse... Et puis... Rien... Les frisés ne sont pas dingues, ils ne veulent pas détruire une cité qu'ils considèrent déjà comme leur appartenant... L'Alsace est à eux... Du moins, ils le prétendent... Après cela, il ne restera plus aux gens, qu'à revenir... Certains ne le feront que quatre ans plus tard.

Les troupes du génie sont pour le moins aussi dévastatrices que les artiflos... La bande à Antoine est chargée de les encadrer, les couvrir... Nos zigotos sont effacés devant le travail de ces compagnons de «construction» (ce doit être de l'humour militaire)

De tous les côtés, ça saute, ça explose, ça flambe, ça s'écroule.

Ces mecs, c'est pire qu'un typhon !... Rien ne leur résiste... Il paraît que c'est pour ralentir l'avance des allemands... Il n'y a pas un pont, une passerelle, un passage quelconque qui échappe au massacre... A leurs yeux, le moindre pigeonier devient un mirador ; faut le foutre en l'air !...»

-«Appuie sur cette poignée...»

Dit l'un d'eux à Malar... L'autre grand serin s'exécute... Patatras !

Une maison tombe en ruines dans un bruit de tonnerre... Les autres pèlerins applaudissent :

-«La route est, maintenant, impraticable !»

ça brûle partout !... On ne se voit même plus dans la fumée... Au-dessus, des avions de reconnaissance fridolins survolent à basse altitude... Ils viennent sans doute se rendre compte du travail accompli... Eux aussi doivent apprécier en connaissance ce turbin dont on peut se demander s'il est bien utile étant donné la situation... On leur lâche quelques rafales, histoire de leur montrer qu'on est un peu là... Après quoi, tout le monde rentre satisfait de sa journée...

Vingt-huit mai... Le Roi Léopold signe la capitulation de son pays. De ce fait, toutes les armées du Nord enfoncées en Belgique sont coincées dans la souricière... Elles se battent au corps à corps, énergiquement, désespérément, inutilement... Pour l'honneur.

A Dunkerque, les armées anglaises sont rapatriées sous un déluge de feu et la protection de troupes françaises qui font tout pour retarder l'avance allemande vers cette zone. A Lille, quelque milliers de français tiennent tête à sept divisions chleues... Les Allemands honoreront leur courage. A Paris, le gouvernement évacue ses fonctionnaires vers des lieux qui n'ont pas été prévus pour les recevoir... Ça ne fait jamais qu'un peu plus de pagaïe.

Le nouveau corps-franc, celui qui a remplacé nos mousquetaires, n'est pas très brillant non plus... Il revient des avant-postes, mais dans quel état ! Des hommes hagards, pâles, défaits, dont les uniformes sont en loques... Les crosses de leurs mousquetons, leurs masques, casques sont traversées de balles... Ils ont subi des bombardements terribles... Trois d'entre eux, commotionnés ont été envoyés dans les hôpitaux psychiatriques... Deux autres sont blessés... Quant au lieutenant, celui qu'ils avaient baptisé King-Kong, il est mort...

Antoine, Kirch et Malar vont trouver le Capitaine Lachère :

-«Laissez-nous partir là-bas, ils ont besoin d'hommes.»

-«Pas question, moi aussi j'en ai besoin, vous devez travailler dans la compagnie.»

-«Mais il n'y a rien à faire.»

-«Si ! Si ! D'ailleurs, vous, Kirch, j'ai fait un rapport au Colonel, j'ai noté : «Très mauvais soldat, mais ferait un bon officier, à envoyer d'urgence à Saint-Maixent» «J'attends la réponse»...

Trois juin... Plus de trois cents avions allemands bombardent la région parisienne... Ils s'attaquent plus particulièrement aux aérodromes d'Orly, Villacoublay, Le Bourget ; et dans Paris même, aux usines Citroën, Grenelle, Auteuil... On dénombre deux cent cinquante quatre morts, plus de six cents blessés... La panique gagne la Capitale... Les écoles, les collèges sont fermés... Les enfants rendus à leurs familles... L'or de la Banque de France participe à la débacle, on l'enfourne dans les bateaux, direction nos colonies...

Antoine, Brecht, Kirch et Malar changent encore de domicile... Cette fois-ci, Lachère les envoie dans un nouvel abri en leur assurant que c'est pour soulager les hommes de cet ouvrage, exténués. En les voyant arriver, l'Adjudant qui le commande frémit... Il s'exclame :

-«La fine équipe !...»

Il voulait des combattifs, il va être servi... C'est un fort en gueule, brutal, impitoyable avec son équipage, ce qui explique l'état lamentable dans lequel celui-ci se trouve... Ce ne sont plus des soldats, mais des somnambules squelettiques, amorphes, vidés de leur substance, épuisés jusqu'à la corde...

A peine le quatuor est-il en place, qu'il s'imagine qu'il vas se comporter de la même façon avec eux : gardes... Corvées... Désherbage... Déplacements des barbelés... Abatages d'arbres... Gardes encore... Ça n'arrête pas... Un vrai cisailé...

Dès le premier jour ça commence... Malar dépose son outil de travail, le toise, et lui jette flegmatiquement :

-«Dis donc, Dugland !...»

L'autre éructe :

-«Quoi ? ! Qu'est-ce que c'est ? !...»

- «Tu me fais chier !»

Le juteux, il est encore plus cramoisi qu'à son naturel, ce qui n'est pas peu dire... Jamais un deuxième pompe n'a osé l'interpeller de cette façon...

-«Ah ! C'est comme ça !... Je porte le motif !... Huit jours pour commencer !... Je vous en ferai roter, moi ! !...»

ça va être dur... Les quatre réfractaires l'encadrent... Malar l'attrape au collet, et commence à lui aplatis le nez du creux de la main... Les types de l'abri contemplent cela éberlués... Il y a de quoi !... La suite n'est pas triste non plus... Coups de téléphone... Promesses de représailles infâmes... Bribibi... Tas de caillous et le reste... L'après-midi, le capitaine Lachère, alerté, arrive en trombe... Palabres...

Phrases grandiloquentes... Professions de foi... Tumulte... Intervention de Kirch qui commente la situation en des termes qui plaisent aux officiers... D'Antoine qui, plus prosaïquement, explique qu'on s'emmerde ici... Lachère calme le juteux... Menace Malar de son pied au cul s'il recommence. Promet que dans huit jours ce sera fini...

Le pitaine, heureusement qu'il n'a pas trois cents fumiascos de cet acabit dans sa compagnie, il deviendrait dingue...

Peu à peu, les troupes françaises perdent du terrain...

A Paris, les flics se trimballent avec un Lebel sur l'épaule ; c'est, paraît-il, pour les éventuels parachutistes... Dans les rues, on arrête les passants pour leur demander leurs papiers, à cause de la cinquième colonne... Rouen est en flammes... La première fraction de la classe 40 est appelée sous les drapeaux... C'est une forme d'optimisme ou de persistance dans l'incompréhension en regard de la situation.

Exclusivité «Le Lien» V.B.-XA, B, C. (à suivre)

Communiqué

En Juillet et Août

La Permanence ne sera pas assurée 46 rue de Londres

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 498

HORIZONTALEMENT :

I. - Cinquante - II. - Egoutiers.- III. - In. - Es. - IV. - Normalisa.- V. - Trianon.- VI. - Ua. - Nil. - Et.- VII. - R.N. - Déiste.- VIII. - Etier. - Ere.- IX. - Serre. - Tes.

VERTICALEMENT :

1) - Ceintures. - 2) - Ignorante. - 3) - No. - Ri. - Ir. - 4) - Quémander.- 5) - Ut. - Anière. - 6) - Ailloli. - 7) - Né. - In.- Set. - 8) - Très. - Etre.- 9) - Essartées.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 499

HORIZONTALEMENT :

I. - Rabibocha - II. - Es. - Notais.- III. - Spéciales.- IV. - Petit.- V. - Ir. - Navets.- VI. - Rive. - Mot.- VII. - Eтира. - Eue.- VIII. - Relaxante.- IX. - Assiettes.

VERTICALEMENT :

1) - Respirera. - 2) - Aspérités. - 3) - Et. - Vils. - 4) - Incinéraire.- 5) - Boita. - Axe. - 6) - Ota. - A.T. - 7) - Calmement. - 8) - Hie. - Toute.- 9) - Assistées.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2ème trimestre 1995

Cotisation annuelle : 75 F Donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE